LE MYSTÈRE JÉSUS

Du même auteur

Chez le même éditeur

Le Véritable d'Artagnan, 1981, 3e éd. 2002, coll. « Texto », 2010, couronné par l'Académie française.

Louis XIV, t. I : *L'Ordre et la Gloire*, t. II : *La Grandeur et les Épreuves*, 2001, éd. revue et corrigée 2006, coll. « Texto », 2019, prix de la Ville de Woippy.

La Bastille. Mystères et secrets d'une prison d'État, 2016, coll. « Texto », 2018.

Le Saint Suaire de Turin. Témoin de la Passion de Jésus-Christ, Tallandier, 2022.

La Sainte Tunique d'Argenteuil. Authentique relique de la Passion du Christ, 2024.

Chez d'autres éditeurs

L'Homme au masque de fer. Le plus mystérieux des prisonniers de l'Histoire, Perrin, 1970.

La Droite en France de 1789 à nos jours, PUF, 1973, 5e éd. 1994.

Le Gaullisme, PUF, 1977, 4e éd. 1994.

Les Socialismes utopiques, PUF, 1977.

La Démocratie giscardienne, PUF, 1981.

La Vie quotidienne des communautés utopistes au XIXe siècle, Hachette, 1982, coll. « Pluriel », 2011.

L'Extrême Droite en France, PUF, 1983, 3e éd. 1995.

Le Régent, Fayard, 1986, éd. revue et corrigée, coll. « Pluriel », 2013.

Lauzun ou l'insolente séduction, Perrin, 1987.

(suite page 267)

Jean-Christian Petitfils

LE MYSTÈRE JÉSUS

La nouvelle enquête historique

TALLANDIER

Cartes : © Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé
à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN : 979-10-210-6882-7

Avant-propos

Cet ouvrage a pour origine un enseignement gratuit à distance sur le Jésus de l'Histoire qui m'avait été demandé par le Collège des Bernardins à l'automne de 2025. Ce MOOC *(Massive Open Online Course)*, selon sa dénomination anglo-saxonne, de six séances a remporté un vif succès. De très nombreuses questions me furent posées. C'est la raison pour laquelle je me propose dans les pages qui suivent de revenir sur un sujet que j'avais abordé il y a quinze ans avec la publication de mon étude de plus grande ampleur sur *Jésus* (éditions Fayard/Le Livre de Poche), sans avoir l'intention, bien entendu, de raconter à nouveau en détail la vie du fondateur du christianisme, mais de faire part des nouvelles approches historiques et des dernières découvertes archéologiques.

À cela s'ajoute le fait qu'un grand nombre d'adultes ou d'adolescents reviennent aujourd'hui à la foi chrétienne – plus de 21 000 baptisés en 2026, un chiffre qui augmente d'année en année – et cherchent, dans un besoin de transcendance, de quête de sens et d'expérience spirituelle, à la nourrir sur des bases solides qu'ils ne trouvent pas toujours aisément.

Or, on ne soulignera jamais assez l'importance de l'Histoire et de ses contraintes méthodologiques pour éclairer les données de la foi chrétienne et en comprendre la cohésion interne. « Le christianisme, disait Marc Bloch, le grand historien français résistant fusillé par les Allemands qui vient d'entrer au Panthéon, est une religion d'historiens. D'autres systèmes religieux ont pu fonder leurs croyances et leurs rites sur une mythologie à peu près extérieure au temps humain ; pour livres sacrés, les chrétiens ont des livres d'histoire[1]. » Marc Bloch était pourtant agnostique. Mais son point de vue n'est nullement récusé par les auteurs religieux, puisque pour eux le christianisme est la seule religion à considérer qu'un personnage unique, exceptionnel, a vécu sur cette terre à la fois comme « vrai homme et vrai Dieu », unissant sa nature divine et sa nature humaine de façon consubstantielle[2].

L'irruption de la divinité dans l'Histoire en la personne de Jésus de Nazareth est en effet pour les chrétiens un événement unique qui change la face du monde. D'où les paroles fortes du pape Pie XII dans son discours au X^e^ Congrès international des sciences historiques, le 7 septembre 1955 : « En même temps qu'elle affirme pleinement son origine divine et son caractère surnaturel, l'Église a conscience d'être entrée dans l'humanité comme un fait historique. Son divin fondateur Jésus-Christ est une personnalité historique. Sa vie, sa mort et sa résurrection sont des faits historiques. » Cette même thématique se retrouve dans le message que saint Jean-Paul II a adressé au Comité pontifical des sciences historiques le 16 avril 2004 : « La révélation de Dieu

aux hommes a lieu dans l'espace et dans le temps : son moment culminant, le Verbe divin qui s'est fait homme, sa naissance de la Vierge Marie dans la ville de David au temps du roi Hérode le Grand, a représenté un événement historique : Dieu est entré dans l'histoire humaine. » Son successeur Benoît XVI exprimera la même pensée dans son discours au Synode de Rome sur la parole de Dieu le 14 octobre 2008 : « Le fait religieux est une dimension constitutive de la foi. L'histoire du salut n'est pas une mythologie, mais une véritable histoire, et c'est pour cela qu'elle doit être étudiée avec les méthodes de la recherche scientifique sérieuse. » Le pape Léon XIV poursuivra dans la même veine : « La foi chrétienne, dans son cœur le plus authentique, écrit-il dans sa Lettre apostolique du 11 décembre 2025, est historique : elle se fonde sur des événements concrets, sur des visages, sur des gestes, sur des paroles prononcées dans une langue, à une époque, dans un environnement[3]. » La singularité absolue du christianisme est en effet d'être une religion de l'Incarnation. « Le Verbe s'est fait chair *(Verbum caro factum)*, et il a habité parmi nous » (Jean 1, 14).

Il s'agira donc ici, en s'appuyant sur les données solides de l'enquête historique, de reconstituer le plus exactement possible la chronologie (la naissance de Jésus à Bethléem en Judée, sa vie à Nazareth en Galilée jusqu'à l'âge d'homme, la durée et le déroulement de son ministère public, le sens de sa prédication, l'incompréhension et les obstacles qu'il a rencontrés, la date et le déroulement de la Passion). Il s'agira aussi de s'interroger sur l'homme Jésus. Qui était-il ? Un nouveau

prophète ? Un réformateur juif, le Messie attendu par Israël ou quelqu'un de totalement autre ? Que disait-il de lui-même, de sa relation avec Dieu le Père ? Pensait-il vraiment être le Fils de Dieu au sens fort du terme ? Pour quelle raison a-t-il été exécuté et à l'instigation de qui, des occupants romains ou des autorités juives de Jérusalem ? Bref, il faudra replacer Jésus dans l'environnement politique, religieux, culturel de la Palestine de son temps, en faisant la synthèse des données de l'histoire de l'Antiquité, des acquis de l'exégèse biblique et des dernières découvertes archéologiques que la Terre sainte ne cesse de révéler, sans oublier l'apport essentiel que représentent les reliques de la Passion, du moins les trois que l'on peut considérer comme authentiques, le Saint Suaire ou linceul de Turin, le Suaire d'Oviedo et la Sainte Tunique d'Argenteuil.

Dans sa démarche, l'historien doit rester ouvert sur la foi, même s'il ne peut pas en tant que tel authentifier les exorcismes ou les guérisons, se prononcer sur la réalité des miracles et *a fortiori* de la résurrection de Jésus au matin du troisième jour de son séjour dans le tombeau. Il se gardera toutefois de dire comme Ernest Renan dans sa célèbre *Vie de Jésus* parue en 1863 : « Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs. » Une telle approche – scientiste, positiviste – est évidemment d'un autre âge. On doit, à tout le moins, tenir compte de l'effet produit sur les foules de Galilée ou de Judée par l'activité de guérisseur de Jésus, de faiseur de « signes », comme le dit Jean dans le quatrième

Évangile, venant accompagner sa prédication et lui donner pleinement son sens.

J'invite donc le lecteur à me suivre dans cette recherche sur le Jésus de l'Histoire, en espérant qu'elle nourrira utilement sa quête personnelle.

*
* *

N.B. Ce livre n'étant pas destiné à des spécialistes, mais à un large public, j'ai limité au strict nécessaire l'appareil critique et les références bibliographiques qui figurent en fin de volume.

Chapitre premier

Les sources externes au christianisme

Les mythistes

« J'admets tout le Credo, confiait un jour le philosophe Paul-Louis Couchoud à son ami et collègue Jean Guitton, tout, sauf l'incise *sub Pontio Pilato* ! » C'était d'une retorse et subtile perversité, car si Jésus n'avait pas été crucifié à Jérusalem sous le préfet romain Ponce Pilate, la foi chrétienne se fût dissipée comme une chimère ! Non seulement Jésus n'était pas le Dieu incarné, le Sauveur mort et ressuscité le troisième jour, mais il n'avait pas eu la moindre existence terrestre ! Couchoud (1879-1959), normalien, médecin, poète, proche d'Anatole France, était l'un des tenants de la thèse dite « mythiste », qui allait sensiblement plus loin que le sulfureux Alfred Loisy, prêtre et théologien condamné pour ses prises de position modernistes, dont il avait suivi les cours au Collège de France.

Pour Couchoud, en effet,

> Jésus appartient à l'Histoire par son nom et par son culte, mais il n'est pas un personnage historique. Il est

> un être divin, dont la connaissance a été lentement élaborée par la conscience chrétienne. Il a été enfanté dans la foi, dans l'espoir et dans l'amour. Il s'est formé du dictame des cœurs. Il a pris des formes changeantes que l'adoration lui a données. Il naquit dès qu'il y eut un croyant […]. Sa seule réalité est spirituelle. Tout autre est mirage. Il égarera ceux qui le poursuivront aux rives du lac de Galilée ou sur les degrés de la triste Jérusalem. Ils n'y trouveront rien que ses fidèles. Il est ailleurs depuis l'origine. Il n'est nulle part que dans les âmes[1].

Par rapport à la longue histoire du christianisme, notons que les théories mythistes ne se sont développées qu'au milieu du XIX^e^ siècle[2] et n'ont jamais rencontré qu'un succès limité, même chez les athées et les libres-penseurs, pour qui Jésus a bien existé mais n'était qu'un illuminé annonçant la venue imminente (et non réalisée) du royaume de Dieu.

Un esprit scientiste comme Charles Guignebert (1867-1939), disciple de Renan et de Loisy, premier titulaire de la chaire de l'histoire du christianisme à la Sorbonne, se refusait lui-même à les admettre :

> Les efforts souvent érudits et ingénieux des mythologues, écrivait-il en 1933 dans son *Jésus*, n'ont gagné à leurs thèses aucun des savants indépendants et désintéressés que rien n'empêcherait de s'incliner devant un fait bien établi et dont l'adhésion aurait eu du sens. L'enthousiasme des incompétents ne compense pas cet échec[3].

Dans la période contemporaine, on trouve encore quelques mythistes revendiqués[4], le plus en vogue étant Michel Onfray, auteur d'un *Traité d'athéologie* (2005) qui a connu un très grand succès. Ce philosophe écrit encore dans son livre *Décadence* (2017) :

> La civilisation judéo-chrétienne se construit sur une fiction : celle d'un Jésus n'ayant jamais eu d'autre existence qu'allégorique, métaphorique, symbolique, mythologique. Il n'existe de ce personnage aucune preuve tangible en son temps : on ne trouve en effet de lui aucun portrait physique, ni dans l'histoire de l'art qui lui serait contemporaine, ni dans les textes des Évangiles où l'on ne trouve aucune description du personnage[5].

Revenant sur le même thème en 2023 dans sa *Théorie de Jésus. Biographie d'une idée*, Onfray ne parvient à expliquer l'élaboration des textes évangéliques que par l'existence de mystérieux « ateliers d'écriture », dont les productions complètes dateraient du début du IIIe siècle (en quels lieux, à quelle époque exacte, avec la participation de qui, il ne sait trop). Il va plus loin en revanche dans son attaque frontale du christianisme. « La vie de Jésus, souligne-t-il notamment, a besoin de la mort des Juifs qui ne sont pas le peuple déicide parce que *c'est Jésus qui s'avère le juif judéocide* – qu'on me permette ce néologisme pour fixer ma pensée[6]. » S'en prenant aux derniers auteurs d'encyclopédies consacrées à ce personnage, Marie-Françoise Baslez, Mgr Joseph Doré et Renaud Silly, il ajoute : « Pour

eux, Jésus a existé historiquement, mais pas son antisémitisme : pour moi, c'est le contraire[7]. » Un Jésus antisémite, on aura tout vu[8] !

Les témoignages historiques

À la vérité, les mythistes se heurtent à une objection fondamentale qui vient ruiner leurs thèses : aucune source extérieure au christianisme ne doute de l'existence d'un prédicateur juif, Jésus, *Iēsoûs* en grec, *Yeschua* ou *Yehoshua* en hébreu (littéralement « Dieu – YHWH – sauve »), dont le nom apparaît dans plusieurs textes de l'Antiquité. Il en va ainsi d'un historien juif du Ier siècle, Yosef ben Matityahou HaCohen (Joseph, fils de Matthatias le Prêtre), plus connu sous son nom romanisé de Flavius Josèphe. Né en Palestine en l'an 37 ou 38 de notre ère, mort au tournant du IIe siècle, cet aristocrate lettré, issu d'une riche famille sacerdotale de Judée, prit part en l'an 66 à la grande révolte juive contre l'occupant romain en tant que gouverneur de Galilée, nommé par le Sanhédrin, autrement dit le Grand Conseil d'Israël. L'année suivante, après avoir vaillamment défendu la petite forteresse de Yodfat ou Jotapata, en Basse Galilée, durant quarante-sept jours, il se rendit au général en chef Titus Flavius Vespasianus – Vespasien –, qu'il flatta en prophétisant qu'il accéderait à la dignité impériale. Lorsqu'à partir de 69, ce brutal chef de guerre monta sur le trône, acclamé par les légions d'Orient, il devint son historiographe, accolant le nom de son bienfaiteur

à son patronyme : Flavius Josephus. Assistant alors au siège de Jérusalem dans les rangs des Romains, il servit à plusieurs reprises d'intermédiaire avec les insurgés, sans parvenir à empêcher la destruction du Temple par Titus, le fils du nouvel empereur. Il s'établit ensuite à Rome, obtint la citoyenneté romaine et devint le protégé de Vespasien, puis de ses deux fils, Titus et Domitien.

On lui doit deux ouvrages majeurs, la *Guerre des Juifs* (75-79), dans lequel il relate l'histoire de la grande insurrection juive de 66 à 73, et les *Antiquités juives* (93-94), vaste histoire d'Israël en vingt livres, « depuis la naissance du premier homme jusqu'à la douzième année du règne de Néron ». Dans ce dernier et important travail de synthèse, il évoque la figure de « Jean le Baptiseur », son exécution par ordre d'Hérode Antipas, le tétrarque de Galilée, fils d'Hérode le Grand, cite le nom de Jacques, « le frère de Jésus, appelé Messie », chef de la première communauté judéo-chrétienne, tué en 62 de notre ère sur ordre du grand prêtre Hanan ben Hanan et du Sanhédrin. Enfin, il consacre à Jésus lui-même les quelques lignes que voici et qu'on appelle le *Testimonium Flavianum* (« Le Témoignage flavien ») :

> À cette époque vivait un sage qui s'appelait Jésus. Sa conduite était juste et on le connaissait pour être vertueux. Et un grand nombre de gens parmi les juifs et les autres nations devinrent ses disciples. Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui étaient devenus ses disciples continuèrent à être ses disciples. Ils disaient qu'il leur était apparu trois jours

> après sa crucifixion et qu'il était vivant : ainsi il était peut-être le Messie au sujet duquel les prophètes ont raconté des merveilles[9].

Tel est l'original de ce célèbre passage de Flavius Josèphe, qu'un chercheur israélien, Shlomo Pinès, a retrouvé dans l'*Histoire universelle* d'un historien arabe chrétien du Xe siècle, Agapios de Membidj. Les textes postérieurs que nous connaissons ont subi des interpolations, c'est-à-dire des gloses, dues à de trop zélés copistes chrétiens. On y discerne au moins deux ajouts : « Un sage qui s'appelait Jésus, *si du moins il faut l'appeler un homme* » et *« C'était le Christ »*. En réalité, Flavius Josèphe n'était pas chrétien (se serait-il contenté autrement d'appeler Jésus « un sage » ?). Il se rattachait à l'école des pharisiens, sur laquelle nous reviendrons, qui n'admettait pas la messianité divine de Jésus. Son témoignage n'en est pas moins très important. Josèphe a vécu toute sa jeunesse en Palestine. S'intéressant aux différentes formes du judaïsme de son temps, ayant suivi en outre pendant trois ans un ermite du désert nommé Bannous, « qui se contentait pour vêtement de ce que lui fournissaient les arbres, et pour nourriture de ce que la terre produit spontanément, usant de fréquentes ablutions d'eau froide de nuit et de jour[10] », il a sans aucun doute côtoyé les premiers chrétiens de Judée et de Galilée, croisé peut-être même des disciples directs de Jésus, qui témoignaient de son enseignement et de sa résurrection. Il a connu leurs principes, leur doctrine, leur culte. Plus tard, à Rome où il écrit, il a probablement rencontré diverses communautés

judéo-chrétiennes. Jamais il n'a douté de l'existence de leur fondateur et maître, qu'il regardait d'ailleurs avec une certaine sympathie. S'il avait entendu parler d'une mystification montée par quelques scribes se réunissant dans une auberge de Jérusalem pour inventer un crucifié et bâtir une nouvelle religion à coups de citations de la Bible hébraïque, il est sûr qu'il l'aurait dénoncée avec indignation. L'historien Serge Bardet, à qui l'on doit une solide étude sur le *Testimonium Flavianum*, n'a aucun doute sur la sincérité de Flavius Josèphe et l'authenticité du texte original[11].

Passons au témoignage d'un auteur païen de l'Antiquité, Pline le Jeune, consul, sénateur puis gouverneur de la province romaine de Bithynie entre 111 et 113. Pourchassant les partisans de cette *religio illicita* (cette « religion interdite »), il écrivait à l'empereur Trajan à propos des chrétiens :

> Ils affirment que toute leur faute ou leur erreur s'est bornée à avoir l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement une hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment, non à perpétrer quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice.

Là encore l'existence de Jésus dit le Christ (c'est-à-dire le Messie, celui qui est censé avoir reçu l'onction de Dieu) n'est nullement mise en doute. Pline note même

cette singularité absolue qu'on le célébrait « comme un dieu », ce qui eût été inimaginable dans le judaïsme classique, preuve de la spécificité radicale de ce mouvement naissant.

Autre texte, celui de l'historien Tacite (né vers 56-mort vers 118), sénateur, ancien gouverneur de la province d'Asie, ami de Pline le Jeune. Parlant des représailles sanglantes organisées par l'empereur Néron contre les chrétiens, il expliquait dans ses *Annales* (vers 115-118) :

> Ce nom leur vient de Christ *(Christos)* que le procurateur Ponce Pilate, sous le principat de Tibère, avait livré au supplice. Réprimée sur le moment, cette détestable superstition *(exitiabilis superstitio)* perçait de nouveau, non seulement en Judée, où le mal avait pris naissance, mais encore à Rome, où ce qu'il y avait de plus affreux et de plus honteux dans le monde affluait et trouvait une nombreuse clientèle. On commença donc par se saisir de ceux qui confessaient leur foi, puis, sur leurs révélations, d'une multitude d'autres, qui furent convaincus moins du crime d'incendie que de haine contre le genre humain. On ne se contenta pas de les faire périr, on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bêtes pour qu'ils fussent déchirés par les dents des chiens ; ou bien ils étaient attachés à des croix *(aut crucibus adfixi)*, enduits de matières inflammables et, quand le jour avait fui, ils éclairaient les ténèbres comme des torches[12].

Pour Tacite, les adeptes de cette secte orientale, avec leurs pratiques obscures, menaçaient dangereusement le bon ordre de la société romaine et l'heureux pluralisme

de ses divinités païennes. Sa vision atroce des premiers chrétiens aurait été l'occasion de mettre en cause l'historicité de ce *Christos*, leur inspirateur. Il n'en fut rien. Bien au contraire, Tacite parle de son exécution par Ponce Pilate comme d'un fait historique dont il n'y a pas lieu de douter. *Sub Pontio Pilato* : n'en déplaise aux mythistes, il n'y a pas que le *Credo* à le dire !

De son côté, l'historien Suétone (69-125), haut fonctionnaire, membre de l'ordre équestre, responsable des archives et de la documentation ainsi que des correspondances en langue latine de l'empereur Hadrien, relatait dans sa *Vie des douze Césars* (vers 120) à propos de l'empereur Claude : « Comme les juifs se soulevaient continuellement à l'instigation de *Chrestus*, il les chassa de Rome[13]. » Cette phrase, un peu confuse, a le mérite de montrer que, dans les années 49-50, époque du décret d'expulsion, il y avait déjà nombre de chrétiens dans la capitale impériale, vivant à part des communautés juives traditionnelles. Suétone ne pensait pas, en tout cas, comme Paul-Louis Couchoud ou Michel Onfray, que ce *Chrestus* était un mythe oriental.

Plus tard, vers l'an 170, le satiriste grec Lucien de Samosate, originaire de la province romaine de Syrie, dénonçait lui aussi, dans son essai *Sur la mort de Pérégrinos*, les chrétiens qui vénéraient « ce sophiste empalé et vivaient de ses lois, méprisant toutes les possessions sans distinction et les considérant comme "un bien commun" ». « L'homme, précisait-il, fut empalé en Palestine pour avoir introduit dans le monde un culte nouveau. »

Un autre témoignage antique est celui du philosophe stoïcien Mara bar Sérapion dans une lettre en syriaque à son fils, datant probablement du IIe siècle :

> Quel bénéfice les Athéniens ont-ils tiré de la mise à mort de Socrate, vu qu'ils ont reçu comme rétribution la famine et la peste ? Ou les habitants de Samos en brûlant Pythagore, vu qu'en une heure tout leur pays a été couvert de sable ? Ou les juifs du *meurtre de leur roi sage*, vu que de ce moment même ils ont été privés de leur royaume. […] Les Juifs, livrés à la désolation, expulsés de leur royaume, sont dispersés dans tout le pays. […] Le roi sage n'est pas mort non plus, à cause des nouvelles lois qu'il a établies.

Ce texte n'est pas parfaitement clair, mais le « roi sage » semble bien désigner Jésus, qui avait proposé la loi de la Bonne Nouvelle à ses malheureux compatriotes, lesquels furent écrasés par les Romains.

Parmi les rares textes juifs parlant de lui, on cite une *baraïta* – c'est-à-dire un commentaire rabbinique – remontant au moins au IIIe siècle, inséré dans le traité *Sanhédrin* 43a du Talmud de Babylone, indiquant que les hautes autorités de Jérusalem avaient décidé très légalement de le mettre à mort pour avoir trompé le peuple juif :

> La veille de la Pâque on pendit *Yeshû-ha-Notsri* [Jésus le Nazaréen]. Le héraut avait marché pendant quarante jours devant lui en disant : « Voici Yeshû le Nazaréen qui va être lapidé parce qu'il a pratiqué la sorcellerie et qu'il

> a séduit et égaré Israël. Que tous ceux qui connaissent quelque chose à sa décharge viennent plaider pour lui. » Mais il ne se trouva personne pour le défendre, et on le pendit la veille de la Pâque.

Ce texte, qui cherche à justifier l'exécution de Jésus, est intéressant à double titre. D'une part, il nous fournit une précision sur la date de sa mort : la « veille de la Pâque », ce qui correspond exactement à ce que dit Jean dans le quatrième Évangile (les trois Évangiles canoniques laissent entendre, contre toute vraisemblance, qu'il fut exécuté le jour de Pâque). D'autre part, il ajoute qu'il était un Nazaréen, membre par conséquent de ce groupe qui prétendait descendre du roi David et qui vivait principalement à Nazareth, en Basse Galilée. Reste le terme inapproprié de la pendaison. Mais il y a peut-être une explication : certains textes juifs, notamment les manuscrits de la mer Morte, attestent que l'on désignait parfois ainsi la crucifixion. Il en va de même du terme « empalé » cité plus haut.

Un autre document rabbinique apparaissant dans la compilation de la loi orale appelée la *Tosefta* (II^e^-III^e^ siècle), rédigée plus tardivement et non intégrée dans le recueil de la *Mishna*, optait pour un ton nettement plus polémiste. Il s'attaquait en effet à la naissance virginale de Jésus*, telle que le soutenaient les Évangiles de Matthieu et de

* Doctrine chrétienne selon laquelle Jésus, Fils unique de Dieu, a été conçu miraculeusement par l'intervention de l'Esprit Saint et est né de la Vierge Marie. À ne pas confondre avec le dogme de l'Immaculée Conception, qui vise la naissance de Marie, exempte du péché originel.

Luc. Désigné dans ce texte comme *Jeshua ben Pantera* ou *Ben pentere*, Jésus ne serait que le fils bâtard d'une jeune fille et d'un soldat romain nommé Panthera. Cette thèse polémique, sans fondement historique, circulait dans les milieux juifs au IIe siècle. Elle a été reprise récemment par un auteur américain à sensation, James D. Tabor, qui soutient la conjecture romanesque et on ne peut plus hasardeuse selon laquelle l'individu en question aurait été un archer romain du nom de Tiberius Julius Addes Pantera, dont on a retrouvé les restes incinérés à Bingen, en Allemagne[14]. Il aurait été plus facile de dire, comme Couchoud et Onfray, que Jésus n'était qu'un « mythe » !

Même le philosophe romain Celse au IIe siècle de notre ère, païen violemment hostile aux chrétiens et au christianisme, qui avait déjà signalé la thèse de Jeshua ben Pantera, ne doutait pas de son existence[15]. Dans son *Discours véritable* (vers 176-178), il reprochait aux adeptes de « cette nouvelle superstition » de s'être donnés pour Dieu un personnage qui termina « par une mort misérable une vie infâme[16] ». Contestant son statut divin, critiquant les récits fondateurs de la Bible, présentant une charge en règle du christianisme, qu'il voyait comme un danger social, nul autre mieux que lui n'aurait été désigné pour être le précurseur des « mythistes ». Il n'en fut rien. Ceux-ci n'apparaissent en réalité que mille neuf cents ans plus tard !

Rudolf Bultmann et la « démythologisation »

Sans appartenir à proprement parler au courant mythiste, l'exégète allemand Rudolf Bultmann (1884-1976) s'était attaché à « démythologiser » le christianisme, selon sa propre expression. Cet écrivain, fortement influencé par la philosophie existentialiste de son collègue de l'université de Marbourg, Martin Heidegger, s'inscrivait dans la tradition luthérienne, avant d'évoluer vers le libéralisme protestant puis de s'en affranchir, à l'instar de son ami et collègue le grand théologien réformé Karl Barth. Servi par une érudition impressionnante, l'homme, à l'esprit critique fort acéré, a beaucoup apporté à l'exégèse moderne par sa technique d'approche des textes du Nouveau Testament, soigneusement divisés en « péricopes* », disséqués au scalpel de la méthode historico-critique, elle-même fondée sur le scepticisme rationaliste. S'il a soulevé de vraies questions d'interprétation, il a malheureusement poussé trop loin la déconstruction, le doute méthodologique, associé à un dogmatisme sans racine véritable. Il considérait en effet que les quatre Évangiles canoniques, reconnus par conséquent par l'Église, étaient des œuvres en large partie mythiques et légendaires, produites par l'imagination créatrice des premières communautés chrétiennes.

* Paragraphe d'un texte formant à lui seul une unité susceptible d'analyse.

Il fallait donc non pas « démythifier » ces « fictions » liées à des représentations passées – les miracles, les exorcismes, les récits d'apparitions de Jésus et autres légendes édifiantes, qui objectivaient maladroitement, selon sa formule, « l'au-delà en un en deçà » –, car cette démarche reviendrait à les évacuer purement et simplement, mais les « démythologiser » de façon radicale pour en interpréter le sens profond, dans une vision de la foi appelée à s'épurer et à se dégager de tout le bric-à-brac merveilleux du Nouveau Testament, y compris bien entendu la naissance virginale de Jésus.

Bref, pour Bultmann, les premiers chrétiens, brodant, enjolivant, inventant à foison des paroles de Jésus ou des récits de prétendus miracles, ont forgé toutes ces inventions pour répondre aux besoins immédiats de leur catéchèse. La tâche de l'exégète moderne serait donc de dénoncer ces scories fantasmatiques pour retrouver le vrai noyau de la foi chrétienne.

Contrairement aux mythistes de stricte obédience, il ne nie pas l'existence d'un homme nommé Jésus de Nazareth, perdu dans les obscurs confins de l'Histoire, « un juif marginal, comme dira plus tard l'historien américain John Paul Meier, à la tête d'un mouvement marginal, dans une province marginale du vaste Empire romain[17] », mais, pour lui, ce personnage historique n'offre aucun intérêt, car on ne peut rien savoir de lui. Il n'est d'aucune utilité pour le croyant. Ce qui compte c'est la foi affirmée par les communautés. Assertion radicale, stupéfiante même pour une religion qui se veut une religion de l'Incarnation. Bultmann s'en explique : il existe,

à l'en croire, un « mur du temps » infranchissable, celui de la Résurrection pascale, dont on ne sait pas au juste en quoi elle consiste, mais qui constitue le « kérygme », c'est-à-dire le cœur de la prédication missionnaire des premiers chrétiens, formé à partir de l'enseignement de saint Paul. En deçà, il est absolument impossible de parler du « Jésus de l'Histoire », de le rejoindre dans sa réalité humaine. Ne compte que le discours sur l'événement pascal. Ce discours lui-même est sujet à caution. « Seule la foi des premiers disciples en sa résurrection peut être qualifiée d'événement historique. »

Le livre essentiel de Bultmann, *Jésus, mythologie et démythologisation*, paru en Allemagne en 1926, a connu un vaste succès dans les milieux exégétiques, qui croyaient avoir trouvé avec sa méthode la clé de lecture irremplaçable du Nouveau Testament, tout en soulevant dans les milieux croyants, y compris réformés, les plus expresses réserves. Il n'a été traduit en français qu'en 1968, accompagné d'un texte du même auteur publié aux États-Unis, *Jésus-Christ et la mythologie*, le tout assorti d'une préface du philosophe Paul Ricœur.

Après avoir été encensée dans les années 1970-1980, au plus fort de la crise postconciliaire, la plupart des biblistes jugent aujourd'hui son approche critique outrancière, en raison de la prédominance des présupposés philosophiques, théologiques et anthropologiques qui la sous-tendent. Pourquoi arrêter la démythologisation, qui nie toute intervention surnaturelle, à la personne idéale d'un Jésus, rabbi eschatologique, tardivement identifié au Messie et n'ayant pour ainsi dire aucune consistance

humaine ? Pourquoi dans ce cas aurait-il été le seul instrument de la Parole de Dieu ? La foi de l'Église semble s'évaporer dans le mythe.

Par ailleurs, ces premières communautés si inventives, si créatrices de récits mythiques comme l'a soutenu le philosophe allemand, n'auraient-elles pas placé dans la bouche de leur Maître des paroles répondant à leurs préoccupations du moment ? Fallait-il par exemple contraindre les païens qui se convertissaient en masse à passer par la Loi de Moïse ? Fallait-il respecter les interdits rituels, la circoncision, le sabbat, les fêtes juives ? Pouvait-on faire table commune avec les *goyim* (les non-juifs) ? Or, rien de tout cela ne fut traité par les prétendues « communautés créatrices ». À la vérité, le Christ postpascal de Bultmann, sans Incarnation et à la Résurrection problématique, ne conduit à rien. La quête du Jésus historique doit trouver de meilleurs repères.

Chapitre II

Les sources internes

Les Évangiles apocryphes

Écartons rapidement les Évangiles que l'on appelle apocryphes (du mot grec *apókryphos*, qui signifie « caché », « secret »), qu'un courant de pensée polémique, aussi maladroit que mal informé, s'évertue aujourd'hui à réhabiliter comme étant la source authentique du christianisme, volontairement occultée par l'Église romaine, à l'encontre des Évangiles canoniques, ceux de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Ce sont en réalité des textes qui n'ont pas été retenus lors de la formation prudente et par étapes du canon du Nouveau Testament (canon de Muratori au milieu du IIe siècle, conciles de Laodicée en 364, d'Hippone en 393 et de Carthage en 397), considérés comme des créations trop tardives, empreintes d'éléments romancés, légendaires, voire imprégnées de doctrines hérétiques. On sait que leurs auteurs anonymes, pour faire illusion, n'ont pas hésité à placer frauduleusement leurs œuvres sous le patronage d'un

apôtre ou d'un proche du Christ. Ce sont donc des textes pseudo-épigraphiques. Dans bien des cas, observe John Paul Meier, « on se trouve en présence d'un vaste bric-à-brac, qui est en grande partie le fruit des imaginations pieuses et débridées de certains chrétiens du IIe siècle[1] ».

Ces écrits peuvent se classer en trois catégories. Ce sont :

1°) soit des textes émanant de communautés marginales ou dissidentes, comme l'Évangile des Hébreux, celui des Ébionites (fort hostile à l'enseignement de saint Paul notamment), ou l'Évangile de Pierre (un « pastiche fait au IIe siècle », selon Meier, témoignant d'un anti-judaïsme virulent) ;

2°) soit des écrits se rattachant à la littérature populaire, privilégiant le romanesque ou le pittoresque. Exemples : l'Évangile arabe de l'enfance, le Protévangile de Jacques (dans lequel se trouvent, à côté de maintes légendes, la mention probablement exacte du nom des parents de la Vierge Marie, Anne et Joachim), l'Évangile de Nicodème, l'Évangile de Joseph le Charpentier ou encore celui du pseudo-Thomas (à ne pas confondre avec l'Évangile selon Thomas, autre apocryphe mentionné ci-après), dans lequel figurent des récits de miracles de l'Enfant Jésus totalement gratuits ou inimaginables, comme l'histoire de ce petit oiseau de terre glaise, façonné par le jeune garçon prodige, s'envolant lorsque celui-ci souffle dessus : anecdote reprise par le Coran, qui s'est nourri de certains apocryphes chrétiens circulant dans l'Arabie du VIIe siècle, sous le califat d'Othmân ibn Affân, beau-fils de Mahomet ;

Notes

Notes de l'Avant-propos, p. 7

1. Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, rééd. Paris, Dunod, 2024, p. 50-51.

2. Christophe Dickès, *Le Christianisme, une religion d'historiens*, Paris, Salvator, 2026.

3. *Lettre apostolique du Saint Père Léon XIV sur l'importance de l'archéologie à l'occasion du centenaire de l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne*. 11 décembre 2025. Rome Dicastère pour la communication.

Notes du Chapitre premier, p. 13

1. Paul-Louis Couchoud, « L'énigme de Jésus », *Le Mercure de France*, 1er mars 1923, p. 398-399.

2. Principalement avec le penseur allemand Bruno Bauer qui avait lui-même repris les analyses mythologiques de David Friedrich Strauss (on sait que Bauer influença le jeune Karl Marx dans son athéisme et son matérialisme dialectique, au sein des cercles hégéliens de gauche). Ces théories ont trouvé ensuite un écho chez le philosophe panthéiste Arthur Drews, professeur en 1903 à l'Institut technique de Karlsruhe, avant de gagner la France, avec l'archéologue Salomon Reinach (1858-1932) et l'ancien prêtre sulpicien Prosper Alfaric (1876-1955), qui publia en 1932 *Le Problème de Jésus et des origines du christianisme*, en collaboration d'ailleurs avec Paul-Louis Couchoud et le sociologue Albert Bayet. Elles s'étalaient alors dans les confidentiels *Cahiers rationalistes*, la revue bimestrielle de l'Union rationaliste (organisation fondée en 1930 par le physicien français Paul Langevin).

3. Charles Guignebert, *Jésus*, Paris, La Renaissance du livre, 1933, éd. de 1967, Albin Michel, p. 67.

4. Tels l'Américain George Wells (*Did Jesus exist?*, 1975), Richard Price (*The Christ-Myth. Theory and its Problems*, 2011), ou Nicolas Bourgeois (*Une invention nommée Jésus*, 2023).

5. Michel Onfray, *Décadence*, Paris, Flammarion, 2017, p. 45.

6. Michel Onfray, *Théorie de Jésus. Biographie d'une idée*, Paris, Bouquins, 2023, p. 211.

7. *Ibid.*, p. 191.

8. Pour une critique détaillée de sa théorie mythiste, voir Jean-Marie Salamito, *Monsieur Onfray au pays des mythes. Réponses sur Jésus et le christianisme*, Paris, Salvator, 2017, et Bruno Bioul, *Contre-théorie de Jésus. Réfutation ciblée de la théorie mythiste de M. Onfray*, Paris, L'Harmattan, 2024.

9. Flavius Josèphe, *Antiquités juives* 18, 63-64.

10. Flavius Josèphe, *Autobiographies* 11.

11. Serge Bardet, *Le* Testimonium Flavianum, *examen historique, considérations historiographiques*, Paris, Cerf, 2002.

12. Tacite, *Annales* 15, 44.

13. Suétone, *Claudius* 25, 4.

14. James D. Tabor, *Marie, de son enfance à la fondation du christianisme*, Paris, Flammarion, 2020, p. 165-198. Notons que cette thèse avait déjà été proposée par Morton Smith, *Jesus the Magician*, New York, Harper and Row, 1978, p. 47.

15. Origène, *Contre Celse* 1, 32.

16. La majeure partie de son texte nous est parvenue par des citations d'Origène, théologien et Père de l'Église, qui s'est appliqué à réfuter ces thèses dans son livre *Contre Celse*, rédigé en 248.

17. John Paul Meier, *Un certain juif Jésus. Les données de l'Histoire*, t. I, Paris, Cerf, 2004, p. 47.

Notes du Chapitre II, p. 29

1. *Ibid.*, t. I, p. 74.